

Serge Marquet

Ouverture *

Le pôle Aude-Roussillon de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien avait déjà organisé à deux reprises, en 2010 et 2012, des conférences publiques sur l'autisme à Narbonne en invitant Bernard Nominé. Nous avons voulu poursuivre dans cette logique de travail et d'échanges en proposant cette journée avec le concours du RIP, le Réseau institution et psychanalyse de l'EPFCL.

« Des artistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres... », c'est ainsi que nous avons fait le choix d'intituler cette journée dite d'étude(s) et peut-être faut-il s'en expliquer.

Bien avant que la question de l'autisme ne soit sur le devant de la scène publique et médiatique, des psychanalystes ont fait le choix, et c'est un choix qui est loin d'être confortable, de recevoir dans leurs cabinets des enfants et des adolescents autistes, mais aussi de travailler dans des institutions, institutions de soin, médico-sociales ou autres, qui accueillent ces mêmes sujets dits autistes.

Depuis quelques années maintenant la polémique fait rage sur la place que l'on doit ou non accorder à ces psychanalystes et à la psychanalyse en tant que théorie dans les institutions, accusant la psychanalyse de tout et du reste vis-à-vis des enfants autistes et de leurs familles.

Dire que cette polémique et les attaques d'une rare violence laissent les psychanalystes indifférents serait faux, ils continuent cependant à travailler au un par un, ensemble comme avec d'autres, autour de cette question et avec les sujets qui s'y trouvent confrontés.

Il faut souhaiter que la polémique puisse céder la place au débat, et Jean-Pierre Drapier nous en dira certainement quelque chose cette après-midi, puisqu'il fait partie de ceux qui œuvrent dans ce sens avec constance et ténacité.

Les intervenants qui vont animer cette journée ont tous au moins un point commun, qui est de se tenir au plus près de cette clinique si

particulière de l'autisme et d'en soutenir la possibilité avec d'autres dans le cadre d'institutions. Des psychanalystes bien entendu, ce n'est évidemment pas une surprise, mais aussi quelques autres comme l'annonce le titre, « quelques autres » avec qui j'ai eu la chance de travailler et qui m'ont beaucoup appris sur les questions qui nous occupent aujourd'hui.

Pour poursuivre avec le titre de cette journée, je voudrais vous dire quelques mots de son premier terme, « des autistes ». Nous en avons longuement débattu, nous aurions pu écrire autisme, mais fallait-il l'écrire au singulier ou au pluriel ? Y a-t-il un autisme ou des autismes ? Ou encore vaut-il mieux parler de position autistique ? Tous les psychanalystes, y compris dans notre école, ne partagent pas le même point de vue, mais pour le coup, il ne s'agit pas de polémique mais d'un vrai débat qui se soutient et progresse du travail de chacun. Nous avons donc choisi « des autistes », comme nous aurions pu dans une journée sur la névrose écrire « des névrosés », étant bien entendu qu'aucun sujet ne se réduit au signifiant sous lequel on le désigne.

Dans notre argument nous avons cité une des rares remarques de Lacan à propos des autistes, qui pointe bien qu'ils ne sont pas sans rapport avec le verbe, autrement dit avec le langage, rapport qui ne va pas sans difficultés, comme pour chacun de nous d'ailleurs, mais dans ce cas précis avec des coordonnées et des incidences tout à fait particulières.

L'autiste pourrait-on dire se tient, ou peut-être plutôt œuvre désespérément à se tenir au bord, en marge de l'aliénation signifiante, ce qui a pour conséquence que les manifestations de l'Autre se produisent pour lui sur un mode persécutant, faute d'être réglées par le commerce signifiant, de ne pas y consentir. Entendons-nous bien, s'il s'agit d'un choix, il s'agit d'un choix forcé, contraint. Ici entre en jeu la difficile, si ce n'est insoluble question de l'étiologie tant elle relève sans doute d'un vaste champ de contingences, mais laissons cela de côté.

Ce qui est indéniable, ce sont les effets de ravage pour celui que l'on appelle l'autiste. Doit-on pour autant considérer l'autiste comme un *a-sujet*, et cela pourrait ressortir d'une lecture trop rapide du syntagme lacanien bien connu « le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant » ? Je ne le crois pas, je suis même convaincu du contraire, et c'est d'ailleurs ainsi que je lis cette autre remarque de Lacan à propos des autistes, toujours dans la conférence sur le symptôme : « C'est bien justement ce qui fait que nous ne les entendons pas. C'est qu'ils ne vous entendent pas. » De prime abord cela peut faire penser à un dialogue de sourds, nous sommes là dans le « pas-entendu » et non dans le malentendu qui prévaut habituellement

dans les échanges langagiers, et pourtant face à cette surdité réciproque Lacan termine en disant : « Mais enfin, il y a s  rment quelque chose à leur dire. » Il insiste donc sur l'adresse à leur faire, il ne s'agit pas là de rester muets. Ce « quelque chose » peut sembler bien vague comme indication, en tout cas si on en reste à une conception informative du langage, comme transmission de l'information, mais il s'agit là de tout autre chose. Si l'on s'adresse à un autre c'est que l'on suppose qu'il y a là un sujet, un parlêtre, et cette supposition n'est pas sans effets pour celui à qui l'on s'adresse, il suffit de penser à la rencontre entre un nourrisson et sa mère.

Ce « quelque chose à leur dire » doit se décliner en ce qui concerne les autistes suivant certaines précautions particulières pour ne pas faire injonction, persécution... Mais je n'en dis pas plus, les différents exposés de la journée viendront dans des styles tous différents éclairer cette question et la part d'invention qu'elle requiert. Cela ressortit essentiellement à la position dans laquelle le clinicien peut se tenir à côté du sujet dit autiste, y être attentif sans s'en occuper en quelque sorte, là encore je vous renvoie à la conférence auparavant citée.

Venons-en à la question des institutions : qu'est-ce qu'une institution et que recouvre ce mot utilisé à profusion ?

Je vous donne une des définitions que j'ai trouvées dans le *Dictionnaire culturel en langue française* : « L'institution : l'ensemble des structures organisées tendant à se perpétuer, dans chaque secteur de l'activité sociale. »

On peut l'entendre me semble-t-il comme des structures organisées autour d'une activité donnée, d'une certaine commande sociale : soigner, éduquer, notamment en ce qui concerne les autistes, il manque d'y ajouter gouverner et nous trouvons les trois métiers impossibles cités par Freud et devant lesquels il ne faut cependant pas reculer.

Organisées autour d'une certaine commande sociale, d'un certain discours ? Qui n'a pas entendu parler du discours institutionnel ? Appellation fourre-tout qui peut faire éventuellement alibi pour se défausser de sa responsabilité, « ce n'est pas moi c'est l'institution ». Si nous faisons référence aux quatre discours dégagés par Lacan, discours étant à entendre ici comme ce qui fait lien social, la question de la responsabilité s'éclaire autrement, dans le sens où chaque personne qui œuvre dans l'institution participe de ce discours, de ce lien social.

Que viennent faire des psychanalystes dans des institutions ? D'abord ils y sont souvent présents à des titres divers qui sont ceux de leurs formations universitaires ou professionnelles initiales : médecins psychiatres, psychologues, psychomotriciens, éducateurs, etc., et cela n'est pas sans


incidences sur la place à partir de laquelle « l'institution » leur donne la parole, à chacun d'occuper, voire de subvertir cette place sans pour autant s'en défausser.

Les psychanalystes dans les institutions reçoivent des autistes bien entendu, mais pas seulement, ils participent aussi du dispositif institutionnel de ce qui oriente et définit les modalités d'accueil de l'institution. Être engagé dans une institution signifie à mon avis, si ce n'est croire en une clinique à plusieurs, du moins parier sur le fait qu'un collectif peut se constituer autour de la rencontre clinique et être travaillé par celle-ci.

L'examen minutieux de la clinique des uns et des autres en prenant appui sur les outils théoriques que nous donne la psychanalyse peut permettre de lire certaines manifestations, les stéréotypies par exemple, comme autre chose que des manifestations pathologiques, en les interprétant plutôt comme des tentatives d'élaboration subjective, faisant ainsi accueil au plus particulier de chaque cas qui est irréductible au diagnostic qui l'épingle. Il s'agit d'arriver à se laisser enseigner non seulement par les enfants que nous accueillons mais aussi par ce dont peuvent témoigner leurs parents, et par ailleurs d'aller témoigner et soutenir hors de l'institution ce que la rencontre clinique a permis d'un mouvement subjectif, je pense notamment au travail avec les enseignants.

Pour revenir à la question du discours, il me semble que les psychanalystes peuvent tenter de contribuer dans l'institution au déploiement d'un lien social qui soit suffisamment orienté et cohérent pour ne pas se manifester sur le mode du caprice, et suffisamment décomplété pour tenter de ne pas faire persécution.

Voilà les quelques points que je souhaitais balayer très rapidement pour ouvrir cette journée. Je voudrais avant de laisser la place à la première table ronde vous dire quelques mots de la photographie qui nous a servi d'illustration. Il s'agit d'une sculpture bifide qui a été réalisée au sein de l'hôpital de jour Élise-Saunier du centre hospitalier de Narbonne par trois jeunes adolescents autistes, une éducatrice et une infirmière, avec le concours de Serge Griggio, artiste plasticien qui travaille avec nous depuis un certain nombre d'années, encore un des quelques autres que mentionne notre titre.

*  Texte d'ouverture de la Journée d'étude(s), RIP, « Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres... », pôle Aude-Roussillon, à Narbonne le 8 octobre 2016.